

« CROIRE EN L'ECRITURE ».
MICHEL DE CERTEAU, UNE POETIQUE DU QUOTIDIEN
Conférence, Montevideo, 30 mars 2012
Mireille Cifali¹

Introduction

Avant tout

Je désire remercier les personnes qui ont permis à cette conférence de se tenir dans cette salle.

Je remercie :

- Le CLAEH (Le Centre Latino Américain d'Economie Humaine), en la personne du Doyen de la Faculté de la Culture, Dr. José Rilla et en la personne d'Ana Zavala, directeur du master en didactique de l'histoire. Ana Zavala est celle qui m'invita et me demanda de parler de Michel de Certeau ; elle est, comme professeur d'histoire et formatrice des professeurs d'histoire, une de celle qui le fait connaître en Uruguay. Elle vient de publier un très beau livre « *Mon cours d'histoire sous la loupe. Pour une approche clinique de la pratique enseignante de l'histoire* »², où Michel de Certeau est celui qui, parmi d'autres, l'autorisa à penser la transmission de l'histoire, comme discipline scolaire.

- La Bibliothèque nationale, qui a offert cette salle-où nous sommes.

- L'Ambassade suisse en Uruguay, en la personne de son ambassadeur Hans-Ruedi Bortis.

- L'association des professeurs d'histoire de l'Uruguay (APHU).

Et enfin, je vous remercie, vous qui êtes là, ce vendredi soir, présents dans cette salle, où c'est la première conférence, je crois, qui se donne sous l'autorité de Julio Castro, journaliste et enseignant de renom qui, après avoir été torturé, est mort probablement d'une balle dans la tête le 3 août 1977 et dont le corps vient d'être retrouvé. Qu'à une Suisse, il soit donné de mettre en lien quelques-unes de ces « belles personnes », aujourd'hui absentes, avec d'autres qui n'oublient pas et ont donné à cette salle le nom de Julio Castro pour que reste vivante la mémoire des douleurs qu'ont dû subir des humains dans des lieux et des pays différents, je dirai que c'est faire honneur à l'une des plus estimables traditions de mon pays.

Un titre

Quand il a fallu choisir un titre à cette conférence, j'ai pris celui du « Croire en l'écriture » tiré d'un texte de Michel de Certeau³. Ceci, en continuation avec le travail que nous avons mené toute cette semaine, avec des étudiantes et étudiants de la Maîtrise en didactique de l'histoire, sur l'écriture, leur rapport à l'écriture, sur l'écriture dans leur métier, sur leur métier de transmission de l'histoire. Au fil des jours, d'autres sujets sont venus se greffer, j'en évoquerai les circonstances dans quelques instants.

Une conférence écrite

¹ www.mireillecifali.ch

² Montevideo, Trilce, 2012.

³ Michel de Certeau, *Histoire et psychanalyse entre science et fiction*, Gallimard, « Folio Essais », 1987.

J'ai choisi d'écrire cette conférence pour qu'elle puisse être traduite, même si nous y perdons le pouvoir de l'oral. Je remercie infiniment Ana Zavala et Patricia Roche pour cette traduction et de leur présence attentive à mes côtés durant mon séjour à Montevideo. Dans l'émission qu'il a faite sur Fray Luis de León (à France Culture, le 20 mars 1986) préparée par le romancier et poète chilien Luis Mizón, Michel de Certeau, « définissait l'acte de traduire comme le don d'hospitalité, accordé par une langue à une autre langue, pour rendre possible, par-delà les frontières, une réunion, une rencontre entre une parole inspirée et la foule »¹.

Me présenter

J'ai enseigné un peu plus de trente ans à la Section des sciences de l'éducation de l'Université de Genève. Je suis née dans une ville de montagne La Chaux-de-Fonds. Fais des études de lettres (français, histoire et philosophie) à l'Université de Neuchâtel. Puis des études en sciences de l'éducation à Genève. Mon domaine d'enseignement et de recherche : « Les dimensions relationnelles et affectives des métiers de l'humain », c'est-à-dire pour une part les sentiments qui colorent les relations humaines et professionnelles les rendant ou constructives ou destructives ou l'une et l'autre à la fois. Psychanalyste (sans fauteuil ni divan) et historienne, j'ai eu la chance d'enseigner et de rencontrer des étudiants avec qui j'ai pu penser leurs gestes quotidiens. Dans une université consacrée à la science, j'ai transmis l'importance de la littérature pour comprendre les affaires humaines. J'ai donné, à la suite de Michel de Certeau, place au récit, à la narration, dans l'écriture et la compréhension des gestes professionnels. Mes références sont certes psychanalytiques, mais aussi psychosociologiques, philosophiques, éthiques et littéraires.

Comment en suis-je venu à rencontrer Michel de Certeau ? Il est venu à Genève en 1977-1978 enseigner à la Section des sciences de l'éducation, et je lui ai demandé d'être mon directeur de thèse. Une thèse que j'ai soutenue en 1979 sous le titre *Éléments pour une démarche psychanalytique dans le champ éducatif*. Vous dire donc que Michel de Certeau n'est pas un auteur dont je me suis fait la spécialiste. Ce fut un homme qui a compté et compte toujours dans ma vie. Il m'a appris l'essentiel de ma position d'enseignante et même d'humain aux prises avec notre histoire et notre présent. Donc parler de lui c'est presque vous parler de mon intimité, de cette rencontre à laquelle je ne cesse de revenir. Beaucoup me séparait de lui, sa croyance en Dieu, mon doute ; son savoir immense, mon ignorance. Et pourtant. Aujourd'hui toujours, je reviens à ses textes. Je ne me considère cependant pas comme une disciple. Cela ne fonctionne pas ainsi avec Michel de Certeau. Son écriture, sa pensée, ne le permettent pas.

J'ai choisi de vous donner parfois de larges extraits de ses textes, car nous pouvons y entendre sa voix, et c'est ce qui m'importe.

Comment s'est construite cette conférence

Avant d'en venir au sujet de ma conférence, j'éprouve le besoin de vous raconter quelles rencontres lui ont donné forme. Celle évidemment de Michel de Certeau, mais aussi celle de Silvia Baron Supervielle, Juan Gelman, Carlos Liscano, Horacio Quiroga, Edmundo Gómez Mango...

¹ Luis Mizón, L'élégance de l'être, in *Michel de Certeau*, numéro spéciale des Cahiers pour un temps, Centre Georges Pompidou, 1987: « Fray Luis, jeté en prison par l'Inquisition pour avoir traduit le *Cantique des Cantiques*, mais resté homme libre dans son esprit, et reprenant au sortir de la geôle son cours sur cette simple phrase, désormais célèbre : “ *Deciamos ayer*, nous disions donc hier ... ” », p.47.

Laissez-moi revenir un peu plus tôt dans le temps. Quand Ana Zavala m'a invitée, que nous nous sommes rencontrées à Paris à la Brasserie du Terminus Nord le 10 janvier 2011, j'ai hésité à faire ce long voyage. Etant partie à la retraite le 1^{er} octobre 2010, j'ai eu à être présente au grand âge de mes parents toujours habitant à La Chaux-de-Fonds. Mon père est mort en juin 2010 à l'âge de 96 ans, et ma mère est décédée le 1^{er} octobre 2011 dans sa 92^{ème} année. J'avais fait des cours sur la présence de la mort dans des métiers comme ceux de l'enseignement ou des soins, mais là pour moi ce fut un tout autre bouleversement de l'âme et du corps. Les premières dates évoquées par Ana pour ma venue (septembre ou novembre 2011), j'ai dû y renoncer. La fatigue de mon corps m'empêchait de penser à partir.

En décembre 2011, dans le journal *Le Monde*, j'ai lu un grand article sur Silvia Baron Supervielle, qui habite Paris depuis 1961 et vient d'écrire un roman en français, *Le pont international*, où l'Uruguay est évoqué dans la mémoire d'un vieil homme Antonio Haedo. Ainsi commence le roman :

Antonio Haedo est un vieux monsieur maintenant. C'est pourquoi il est temps qu'il en témoigne, qu'il dise les choses telles qu'il les voit. Qu'il parle de ce qu'il porte comme un souffle. Il ne saurait pas le dire au juste : ça tourne autour de l'Uruguay de sa jeunesse et spécialement de Fray Bentos où il passait ses étés avec sa famille. Etant dotée d'un port, la ville accueillait de larges bateaux sur la rive gauche du fleuve Uruguay qui sépare l'Uruguay de l'Argentine.

Plus qu'un souvenir, c'est un sentiment qu'il éprouve ; il se précise lorsqu'il parcourt des photographies, relit des livres, voit des cours d'eau s'enfuir à travers la vitre d'un train. Il aperçoit alors d'autres paysages, des scènes, des visages. Antonio n'est pas certain de vouloir y revenir, mais le sentiment est près de lui, même quand il ne lui montre rien. Depuis longtemps, il attend un son, une lumière qui surgirait des photographies, des objets, des livres. Mais ce qu'il attend, il le sait, est déjà arrivé. Il est en vie grâce à ce sentiment qui l'habite et l'exonère du temps. Lorsqu'il croit qu'il s'est dissipé, il le retrouve en effleurant des yeux le mystère des choses¹.

J'ai lu ce livre, magnifique, sur la mémoire et le flottement de celle-ci. Ce fut mon premier lien avec votre pays, à travers une exilée argentine écrivant en français pour évoquer les senteurs d'enfance de l'Uruguay.

Puis ce furent deux émissions à France Culture de Sophie Nauleau sur la poésie, *Ça rime à quoi* (du 22 et du 29 janvier), à propos Juan Gelman et de son traducteur Jacques Ancet. J'ai acheté *L'opération d'amour*², puis *Lettre ouverte* suivie *Sous la pluie étrangère*³. Entendre cette voix, lire ces poèmes, m'ont bouleversée. Je pouvais tisser des liens entre l'historien de la mystique qu'est Michel de Certeau, et Juan Gelman qui s'est soutenu de la langue des mystiques espagnols (en particulier St Jean de La Croix et Sainte Thérèse d'Avila), se cognant aux limites de la langue, la transformant pour que le poème exprime l'indicible, la douleur de la perte, de l'exil, de l'absence.

J'ai eu besoin de ces liens, avec celui d'Ana, pour pouvoir dire « oui » à ce voyage, en fin janvier de cette année. Il reste qu'étant à Paris le 1^{er} mars dernier, je me suis rendue comme à mon habitude à la Librairie La Compagnie, celle près de l'Université de

¹ Paris, Gallimard, 2011, p.11.

² Paris, Gallimard, 2006. (*Citas y comentarios*)

³ Paris, Caractères, 2011. (*Carta Abierta, et Bajo la lluvia ajena*)

la Sorbonne, et ai demandé s'il existait des auteurs uruguayens traduits en français. La libraire m'a indiqué Carlos Liscano¹, Edmundo Gómez Mango² (un psychanalyste uruguayen à Paris), Horacio Quiroga³. Je suis repartie avec beaucoup de livres, et j'ai commencé à lire tout de suite, puis dans le train me menant à Genève, de Carlos Liscano, *Le fourgon des fous*, puis *Le lecteur inconstant* suivi *Vie du corbeau blanc*, puis dans les bus et les trains suisses *L'écrivain et l'autre*. Mais je n'ai pas découvert des auteurs uruguayens non traduits en français et dont je tais ici le nom, alors qu'ils auraient dû être présents parmi nous à travers leurs œuvres. Je m'en excuse, et assume la maladresse de mes pas dans votre culture.

C'est donc soutenue par l'œuvre de Michel de Certeau et celle de ces auteurs lus tout récemment que j'ai choisi de réaliser cette conférence, faisant confiance à cette rencontre intersubjective qui n'a d'autre raison que le hasard de mes heures. Ce sont ces liens littéraires qui me font sentir plus proches de vous, même si je suis une étrangère, dans l'impossibilité de parler votre langue, que j'ai bien tentée d'apprendre à l'adolescence mais que j'ai oubliée.

Pour conclure cette introduction, je lirai un poème, sans titre, de Jules Supervielle, d'origine uruguayenne :

Voyageur, voyageur, accepte le retour,
Il n'est plus de place en toi pour de nouveaux visages,
Ton rêve modelé par trop de paysages,
Laisse-le reposer en son nouveau contour.

Fuis l'horizon bruyant qui toujours te réclame
Pour écouter enfin ta vivante rumeur
Que garde maintenant de ses arcs de verdure
Le palmier qui s'incline aux sources de ton âme⁴.

Structure de la conférence

Pour la suite, voici le parcours que nous ferons. Je parlerai d'abord de Michel de Certeau, dans le vif de la rencontre (*Un marcheur*). Puis évoquerai ce « croire à l'écriture » (*La forme du poème*). J'évoquerai ensuite comment la « science mystique » du XVIe et XVIIe siècle continue d'interroger notre présent (*L'adresse mystique*). Je passerai enfin à sa position contre la tyrannie et en particulier la torture. (*Contre la tyrannie*). Et nous terminerons par les échos que j'ai perçus avec les quelques ouvrages que j'ai pu lire en français de vos romanciers et poètes (*Echos*).

Un marcheur

Lorsqu'on parle de lui, souvent on désigne Michel de Certeau comme un flâneur, un voyageur. François Dosse donne comme titre à son important ouvrage paru à La

¹ Carlos Liscano, *Le fourgon des fous*, 10/18, 2006 (*El Furgón De Los Locos*) ; *Le lecteur inconstant* suivi *Vie du corbeau blanc*, Belfond, 2011 (*Vida del cuervo blanco*) ; *L'écrivain et l'autre*, 10/18, 2011 (*El escritor y el otro*).

² Edmundo Gómez Mango, *Un muet dans la langue*, Gallimard, 2009 ; *La mort de l'enfant*, Gallimard, 2003.

³ Horacio Quiroga, *Contes d'amour de folie et de mort*, Métailié, 2000. (*Cuentos de amor de locura y de muerte*)

⁴ Jules Supervielle, *Gravitations*, Poésie/Gallimard, 1966, p. 52.

Découverte : « Michel de Certeau, le marcheur blessé »¹. C'est Francis Affergan² qui désigne d'ailleurs certains anthropologues ou historiens de « flâneur », amoureux du détail, qui ne redoutent pas de marcher sans cesse, de regarder, s'essayant à écrire le toujours surprenant. A la recherche d'un mouvement, d'une vague, jamais enkysté dans une appartenance, toujours à la quête du lieu de l'absence, porteur infatigable d'un « croire », Michel de Certeau aimait à être au seuil, jamais dans la place. Position épistémologique ? Oui, qui joint l'éthique du chercheur à celle de l'homme dans son présent. Dans son ouvrage *L'art de marcher*, Rebecca Solnit le compte parmi les « grands théoriciens de la marche »³. Ainsi parlait-il de lui :

Je suis seulement un voyageur. Non seulement parce que j'ai voyagé à travers la littérature mystique (et ce genre de voyage rend modeste), mais aussi parce qu'ayant fait, au titre de l'histoire ou de recherches anthropologiques, quelques pèlerinages à travers le monde, j'ai appris au milieu de tant de voix, que je pouvais seulement être un particulier entre beaucoup d'autres, racontant quelques-uns seulement des itinéraires tracés en tant de pays divers, passés et présents, par l'expérience spirituelle⁴.

Michel de Certeau est né le 17 mai 1925 à Chambéry et mort à Paris le 9 janvier 1986. Parmi ces principaux ouvrages, citons : *La prise de parole* ; *L'Étranger ou l'union de la différence* ; *La possession de Loudun* ; *L'absent de l'histoire* ; *La culture au pluriel* ; *L'écriture de l'histoire* ; *L'invention du quotidien* ; *La Fable mystique* ; et en publication posthume, *Histoire et psychanalyse entre science et fiction* ; *La faiblesse de croire* ; *Le lieu de l'autre. Histoire religieuse et mystique*⁵.

Voyageur aux Amériques du Sud, enseignant n'ayant trouvé en France que très tardivement un lieu pour enseigner, Michel de Certeau passa par Genève et San Diego, pour revenir à l'École des Hautes Études à Paris peu avant sa mort. Quand on l'interrogeait sur son identité professionnelle, il répondait qu'il était « historien, plus précisément historien de la spiritualité »⁶. Luce Giard, avec qui il a publié *L'invention du quotidien*, parle de sa position dans la science dans le très bel article qu'elle écrivit juste après sa mort dans un ouvrage qu'elle a coordonné et auquel je me référerai souvent :

Avec une habileté « diabolique », disait-on, il s'était rendu inclassable : historien, anthropologue, linguiste, théologien, philosophe, épistémologue, mystique, aucun prédicat ne le définissait tout à fait et pas davantage leur succession. Il était tout cela à la fois, mais d'une autre façon, car ces questions traversaient le champ des disciplines et ne se pliaient pas aux normes des découpages traditionnels. Ainsi, inscrivait-il dans le réel un projet très ancien,

¹ François Dosse, *Le marcheur blessé*, Paris, La Découverte, 2002.

² Francis Affergan, *La pluralité des mondes. Vers une autre anthropologie*, Albin Michel, 1997, p. 248.

³ Acte sud, 2002.

⁴ Michel de Certeau, L'expérience spirituelle, in *L'étranger ou l'union de la différence*, édition 1991 et 2005.

⁵ *La prise de parole*, Desclée de Brower, 1968, Seuil « Points essais » 1994 ; *L'Étranger ou l'union de la différence*, Desclée de Brouwer, 1969, Seuil 2005 ; *La possession de Loudun*, Julliard, 1970, Gallimard « Folio histoire, 2005 ; *L'absent de l'histoire*, Mame 1973 ; *La culture au pluriel*, Bourgeois, 1974, 2^{ème} éd. 1980 ; *L'écriture de l'histoire*, Gallimard, 1975, « Folio histoire », 2002 ; *L'invention du quotidien*, 1. *Arts de faire*, 2. *Habiter, cuisiner*, UGE, 1980, Gallimard, « Folio histoire » 1990-1994 ; *La Fable mystique*, Gallimard, 1982, « Tel », 1987 ; *Histoire et psychanalyse entre science et fiction*, Gallimard, « Folio Essais », 1987 ; *La faiblesse de croire*, Seuil, 1987 ; *Le lieu de l'autre. Histoire religieuse et mystique*, Gallimard, Le Seuil, 2005. Avec de très nombreuses traductions, les dernières en japonais, chinois et coréen.

⁶ Luce Giard, Le style particulier de l'historien, Introduction, in *Le lieu de l'autre*, op.cit., p.7.

venu de l'enfance, quand, étouffant dans la société immobile d'une ville de province avant-guerre, il avait souhaité violemment « ne pas en être », ne pas être enfermé dans l'appartenance à un lieu, un propre, un groupe social, une tradition. Dès lors il avait commencé *le voyage intérieur*, plus tard extériorisé, pour devenir « un étranger *chez soi*, un 'sauvage' au milieu de la culture ordinaire » (*Invention du quotidien, Art de faire*, 52-53), transformant l'« appel missionnaire » de l'enfance en une pratique mystérieuse de l'*écart* (« faire un pas de côté », disait-il) et du transit, pour se soustraire à « la logique du propre », itinérant à travers les lieux, les savoirs, les institutions et les cultures, mais chaque fois compétent, attentif, informé, rigoureux, précis, capable de faire fonctionner parfaitement la méthode et les cohérences d'un lieu propre sans se laisser identifier à lui¹.

« Une passion de l'altérité »

Tous ceux qui l'ont connu ont retenu la manière dont il les accueillait. Tous ont essayé d'exprimer ce que cette rencontre a signifié pour eux, cette hospitalité qui était la sienne.

Je retiendrai, parmi beaucoup d'autres textes, les mots écrits de Luis Mizón, sous le titre de *L'élégance de l'être* :

Chez lui, au milieu de ses livres, de ses meubles simples, dans l'atmosphère lumineuse et aérée de son appartement, Michel de Certeau nous installait aussitôt dans une relation d'égalité, presque volontairement dirigée contre tout esprit de hiérarchie. Ni sa culture ni sa rigueur intellectuelle n'apparaissaient comme un pouvoir emphatique, inaccessible aux autres, et ce n'était pas davantage un pouvoir tacite. Cela ressemblait plutôt à une critique violente dans son fond, légère et teintée d'humour dans sa forme, à l'égard de ce monde de tromperies et de fantasmes. Affirmation d'une personnalité indépendante, démonstration peut-être de ce que l'humilité et la pudeur sont aussi des formes de cette révolte naturelle et nécessaire contre tout ce qui est, au sens large du mot, *tyrannie*.

On se sentait bien dans sa compagnie, on savourait cette hospitalité, on se surprenait à découvrir une relation authentique. En marquant de cette manière sa distance à l'égard du pouvoir, il ouvrait un espace à la reconnaissance de l'autre, et il s'y impliquait lui-même, avec délicatesse, sans réserve. Sa façon de vivre laissait voir quelque chose de plus qu'une éthique intellectuelle : c'était une élégance de l'être, une évidence de liberté, cette liberté lumineuse qui appelle et attire ses complices à travers le temps et l'espace².

Une rencontre

J'ai eu également la chance de le rencontrer³. Michel de Certeau a donc été mon directeur de thèse, je l'ai côtoyé dans un cadre académique, à Genève et à Paris. Mais ce

¹ Michel de Certeau, numéro spécial des Cahiers pour un temps, *op.cit.*, p.32-33.

² In Michel de Certeau, Cahiers pour un temps, *op.cit.* p.45.

³ Voir mes deux textes écrits à son propos : Adresse à Michel de Certeau, *Le Bloc-Notes de la psychanalyse*, n°7, Genève, 1987, 269-284 ; Psychanalyse et écriture de l'histoire, *Espaces Temps les cahiers*, 80/81, Michel de Certeau, *histoire/psychanalyse. Mises à l'épreuve*, 2002, 147-155.

travail avec lui signifia davantage. Michel de Certeau m'autorisa certes à réaliser une thèse, m'accompagna à sa manière. Mais dans ce temps sporadiquement passé avec lui, j'ai « acquis » - pour ma manière d'enseigner et de comprendre - une éthique, une posture dans la recherche, un sérieux dans le rire, et aussi la confirmation de mon goût pour l'écriture. J'ai appris de lui sans que je le sache, jusqu'au jour de sa mort. C'est dire que je suis attachée à cet homme, me reconnais avoir envers lui une dette dont j'essaye de m'acquitter jour après jour.

Il n'a jamais voulu être un maître. Il n'a pas fondé une école. Il a privilégié une place où ce qui lui importait était de permettre aux autres, à moi-même, de développer leur pensée, leur chemin. Une générosité qui ne pouvait pas laisser indifférents. Comme dans son écriture, sa passion de l'altérité l'emportait. Aujourd'hui encore, il porte ceux qui ne l'ont pas connu mais qui peuvent le lire. Il y a dans son écriture une voix qui se marque et fait effet. Jacques Derrida disait de lui, parlant de leur rencontre :

« Si la mémoire ici ne devait habiter qu'un seul mot, et qui lui ressemble, ce serait peut-être *oui* ».¹

Un oui, qui sait dire non : non à la tyrannie, non à la torture, non aux effets pervers et destructeurs du pouvoir. Un « oui » qui ouvre.

Je me souviens, j'allais Square d'Allerey où il habitait à Paris pour parler de ma thèse. Il m'accueillait, moi venant de Genève, étudiante curieuse et un peu frondeuse. Je m'asseyais. Je lui disais où j'en étais, et il m'encourageait à continuer, affirmait que c'était bien. Je sortais dans le square, étourdie par les histoires qu'il m'avait racontées, les quelques références supplémentaires à aller chercher, mais avec un sentiment de liberté dans mon écriture et dans mon projet. Je ne me souviens plus de ce qu'il me disait exactement, quelque chose comme : « C'est ta thèse, ton objet, ta manière de le poursuivre, et qu'il n'allait pas intervenir à ce propos ». Il me répétait aussi : « C'est bien ». Je n'avais pas l'habitude d'entendre pareille affirmation. Je m'étais construite plutôt sur un autre versant, avec un père qui rarement trouvait bien et toujours estimait que je me débrouillais mal. Cette confiance ainsi donnée par lui autorisa certainement ma prise de risque et l'élaboration de mon projet.

A ma soutenance de thèse en décembre 1979, il commença par me dire: «tu sais...», alors qu'il devait bien supposer que j'ignorais. Non, je ne savais pas, mais cela importe peu. Jusqu'au bout, je n'ai cessé de mesurer mon inexpérience lorsque je le rencontrais, cependant jamais la somme de son savoir ne m'a ni humiliée ni rejetée. Toujours il en faisait un usage discret pour permettre la constitution du mien. Au bredouillement de ma pensée, il réagissait en prononçant que c'était là chose «intéressante». Il usait beaucoup de cet adjectif. J'en étais parfois gênée, la répétition de son emploi lui ôtant de son impact. Je finis même par en sourire. Pourtant, la générosité de son langage me permettait de repartir et de continuer à me confronter avec les mots et les idées. Il me persuadait sans le dire que, malgré les difficultés, je ne manquerais pas d'aboutir: j'étais soutenue en quelque sorte dans l'espace de permission qu'il m'accordait.

Je ne saurais minimiser l'apport de ses questions, de ses suggestions, de ses remarques de fond procédant de la finesse de sa pensée, de l'acuité de son jugement, au seul profit de son style *d'être* dans le savoir. Cela est certain, sa conception de l'histoire, sa manière d'envisager le sujet, de donner vie aux pratiques du quotidien comme au langage des mystiques, son obstination politique à dépister les pouvoirs, ont infléchi ma

¹ *Nombre de Oui*, in Michel de Certeau, Cahiers pour un temps, *op.cit.* p.192.

démarche comme celle de bien des chercheurs en sciences humaines. Il n'eut cependant de cesse de déjouer les pièges d'une identification facile, et n'encouragea guère l'essor d'une fascination qui débilite. Cet écart, c'est par ce qui ne s'enseigne pas qu'il le préserva : par sa façon de traverser nos ignorances. Je pourrais évoquer ici le terme *de passeur* dans ces lieux du savoir que jamais il ne dissocia d'une vie où s'actualise l'éthique d'un sujet, avec ses exigences et ses batailles.

Se souvenant de sa manière d'accueillir, Luce Giard écrit :

Alors revient si net le souvenir d'une intensité, un élan vers autrui. La vivacité animant le mouvement du corps qui se tournait vers l'arrivant, le geste rapide du bras et de la main, la surprise heureuse qui éclairait le regard, le sourire. Cette manière singulière frappait dès la première rencontre, elle touchait au cœur, manière étrange de « faire la fête » et de « faire place » à ce qui d'autre survenait. L'inconnu de passage et l'ami de longue date recevaient le même accueil, chaleureux, ouvert : Michel de Certeau se portait vers l'arrivant, l'interrogeait, l'écoutait avec une extrême attention, comme si un essentiel allait se jouer dans l'instant de cette rencontre, de toute rencontre, si fugitive ou conventionnelle fût-elle, comme si l'interlocuteur était, à son insu, le porteur de longtemps attendu, espéré, d'un message décisif, comme si chaque parole échangée venait mystérieusement apporter le chaînon de sens jusque-là cherché en vain, qui donnerait forme et vérité à tout le reste.

Dans cette attitude où d'emblée la relation à l'autre se nouait sur un mode particulier, il n'y avait rien de factice, ni surcroît démonstratif [...]. Cela avait couleur d'aurore, figure de commencement et la force d'une expérience originaire. S'y déployait une nécessité poétique et philosophique : un jaillissement étonné, une capacité de s'étonner et se réjouir à la fois qu'*il y eût de l'autre*, que des autres existent, soient donnés dans la donation d'un monde inépuisable, qu'il y eût indéfiniment de l'être, du multiple et du différent, un monde où s'entrecroisent et se succède un bouillonnement d'êtres et de différences¹.

Parler de lui, dans le vif de sa vie d'homme, ne signifie pas ici faire « biographie » - cela ne l'aurait pas intéressé et même il en aurait été dérangé - mais sentir en quoi et par quoi un humain peut compter pour d'autres humains. Il a été une présence pour beaucoup. C'est aussi espérer que la chaîne se continue : des humains compteront à la place qui est la leur pour d'autres, que se soient des enfants dans leur développement, des adultes prenant travail dans une société, des êtres en vulnérabilité. Une rencontre, en générosité et en passion d'altérité. Cela concerne chacun d'entre nous, et plus particulièrement celles et ceux qui exercent les « métiers de la relation » : là où l'un grandit et apprend, là où l'un guérit et l'autre se meurt.

La force du poème

Dans son ouvrage *Histoire et psychanalyse. Entre science et fiction*, l'un de ses sous-chapitre a comme titre : « Croire à l'écriture ». Michel de Certeau vient de mettre en tension « le poème et/ou l'institution », en parlant de Schiller. Voici le passage :

¹ Luce Giard, La passion de l'altérité, in *Michel de Certeau*, Cahiers pour un temps, p. 18.

Peut-être encore mieux que le *Griechenlands* de Schiller, un texte inachevé de Mallarmé, poème écrit sur le thème « Épouser la notion », pourrait spécifier le premier [mécanisme du croire] :

*Et il faut qu'il n'en existe rien pour que je l'étreigne
Et y croie totalement
Rien-Rien*

Mallarmé se situe dans la même ligne que Schiller. Mais il pointe avec précision ce qui noue l'écriture au « rien » : un croire. [...] Le poème est le tracé de ce croire-là : il faut qu'il n'y ait rien pour qu'on y croie; il faut que « rien ne subsiste » de la chose pour qu'on « marche » ou qu'on écrive. Réciproquement, le poème fait croire parce qu'il n'y a rien. [...] Il renvoie à ce qu'aucune réalité ne soutient. A ce qui ne relève plus de l'être. La croyance est alors le mouvement né et créateur d'un vide. C'est un commencement. Un départ. Si le poème n'est pas « autorisé », il autorise un espace autre, il est le rien de cet espace. Il en dégage la possibilité dans le trop-plein de ce qui s'impose. Geste également esthétique et éthique (la différence entre les deux n'est pas si grande, car l'esthétique n'est au fond que l'apparaître ou la forme de l'éthique dans le champ du langage). Il refuse l'autorité du fait. Il ne s'y fonde pas. Il transgresse la convention sociale qui veut que le « réel » soit la loi. Il lui oppose seulement son propre rien - atypique, révolutionnaire, « poétique ». ¹

Michel de Certeau va introduire la force du poème dans l'écriture de la science et des pratiques quotidiennes, soutenu par sa fréquentation de la langue des mystiques. Le romancier et poète chilien Luis Mizón évoquant ses rencontres avec Michel de Certeau écrit :

Quand je retourne aux souvenirs de nos conversations, je reviens à cette idée que, pour le poète, la liberté a toujours une place centrale. Il me semble que Michel de Certeau l'avait compris de l'intérieur. Même s'il nie tout lien avec le politique, le poète, mystique ou non, fait dans son expérience poétique aussi une expérience politique, car ses textes brisent avec l'ordre établi. Il imagine, invente par avance des modes de vie où la liberté serait présente. Sa liberté poétique est déjà liberté politique, d'où ses relations ambiguës avec tous les pouvoirs. Ainsi encore, bien qu'elle transcende, par une part d'elle-même, la détermination historique, la poésie reste intrinsèquement liée à l'histoire. Son terrain d'élection est le mouvement confus du vif ; là coulent son flot, son expérience et sa langue si singulière. Ni rationnel, ni social, ni vérifiable dans ses dires, le chant poétique n'est pas réductible à une dimension unique de l'être humain. Parce que le poème dit d'abord une manière d'être libre, sa force ébranle toutes les facettes de l'être, il a le pouvoir d'ouvrir à chacun un espace de nouvelles résonances.²

Michel de Certeau « l'avait compris de l'intérieur », en fréquentant les écrits des mystiques, leurs poèmes adressés à un « toi » absent, en une langue cherchant à saisir l'instant de fulgurance, une union qui toujours se dérobe. Il nous a légué une « poétique du savoir », auquel je ne cesse moi-même de revenir et de chercher à maintenir. Cette

¹ Michel de Certeau, *Histoire et psychanalyse entre science et fiction*, op.cit., pp.141. 142. La citation de Mallarmé provient : Texte cité par Jean-Pierre Richard, « Mallarmé et le rien d'après un fragment inédit », in *Revue d'histoire littéraire de la France*, t. LXIV, 1964, p.633-644.

² In Michel de Certeau, *Cahiers pour un temps*, op.cit., p.48

« poétique » qui confronte le savoir positif de la science a été reprise par bien des auteurs, Jacques Rancière en particulier¹. Effraction du poème en sa liberté face au pouvoir que donne l'écriture quand elle se fait savante. C'est avec la radicalité du poème que Michel de Certeau interroge l'écriture de la science.

L'écriture de la science

Il montre en effet en quoi l'écriture de la science a blessé l'oralité, s'est constitué en un lieu de pouvoir, en champ clos, en place forte. Il était attaché à la culture de l'oral, à la parole, aux débris de corps, à la temporalité. Il est l'un de ceux, rare, qui a pris l'écriture dans le cadre de la science, comme objet de sa réflexion. Il s'y consacre évidemment dans *l'Écriture de l'histoire*².

Il étudie l'impact de l'écriture et du style dans la construction même du savoir, en ce lieu de l'appropriation du savant sur le silence des corps des femmes, enfants et autres délaissés. Il démontre que l'écriture est un pouvoir aux mains de ceux qui la possèdent. Devenant texte de savoir, elle croit être la réalité, alors qu'elle ne fait que la reconstruire, en en donnant une version qu'elle fait passer pour la vérité. Avec d'autres, Michel de Certeau ne croit pas en une réalité dernière et définitive, il plaide pour son inéluctable reconstruction. La réalité se raconterait en s'écrivant. Nous sommes condamnés au choix et à la réécriture. La multiplicité de nos réécritures constitue la tradition; la diversité des interprétations, notre richesse. Ce sont nos reconstructions qui ont de la force, nos savoirs sont partiels et remplaçables. Les faits existent certes, mais ne font jamais une histoire. Une histoire prend forme à travers des mises en relation, des liens tissés entre des faits que tout éloigne. Si on se contente d'une énumération de ce qui s'est passé, ce sera tout au plus une chronique, ou une suite d'information.

Michel de Certeau avance que la fiction et le récit sont des ruses pour subvertir ce lieu de pouvoir. *Fable, fiction, récit* ..., il désigne, par des termes qui bousculent la conception positiviste du savoir, l'influence de ce lieu d'énonciation sur le « réel » censé être représenté. Il réintroduit ainsi la fiction comme manière de théoriser les pratiques quotidiennes, les gestes du quotidien. Il leur a donné valeur et reconnaissance, comme Paul Ricœur. Ce qui fait notre quotidien, notre marche dans la ville, nos ruses pour travailler, est l'essentiel. Il a mis en avant une poétique du quotidien, un regard sur le détail, sur la qualité d'un geste, la beauté d'un nuage. C'est ce versant là que j'ai beaucoup travaillé avec mes étudiants, professionnels de l'enseignement ou du soin, pour qu'il puisse regarder, nommer, chercher à comprendre combien leur expérience contenait une richesse à transmettre. C'est sur ce versant-là que nous nous sommes rencontrés avec les étudiantes et étudiants de CLAEH, que j'ai pu prendre connaissance de leur remarquable travail d'enseignement de l'histoire, de la pertinence de leur pensée et réflexions, et de la formation de grande qualité qu'ils ont reçue.

Michel de Certeau est donc l'un des premiers de nos contemporains à affirmer que l'expérience s'écrit en récit : « Une théorie du récit est indissociable d'une théorie des pratiques, comme sa condition en même temps que sa production »³, Avec ce si beau passage :

Sans arrêt, du matin au soir, l'histoire en effet se raconte. Elle privilégie ce qui ne va pas (l'événement est d'abord un accident, un malheur, une crise), parce qu'il faut d'urgence recoudre d'abord ces déchirures avec un langage de sens.

¹ *Les Noms de l'histoire. Essai de poétique du savoir*, Le Seuil, 1992.

² *Op.cit.*

³ Michel de Certeau, *L'invention du quotidien: Vol. 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1990, p.110.

Mais réciproquement, les malheurs sont inducteurs de récits, ils en autorisent l'inlassable production. Naguère le « réel » avait la figure d'un Secret divin autorisant l'interminable narrativité de sa révélation. Aujourd'hui le « réel » continue à permettre indéfiniment du récit, mais il a la forme de l'événement, lointain ou étrange, qui sert de postulat nécessaire à la production de nos discours de révélation. Ce dieu fragmenté ne cesse de faire parler. Il bavarde¹.

Dans la narrativité s'inscrit la théorisation d'une pratique, on pourrait même aller jusqu'à lui reconnaître une « légitimité scientifique ». Michel de Certeau a fait remarquer également, s'appuyant sur la psychanalyse, que les passions ont été éliminées de la science pour devenir une spécialité littéraire. La fiction est bel et bien le mode de restitution des sentiments et exige la présence de celui qui écrit. Il n'y a pas de « raconter » ni de décrire, si le porteur de l'action n'assume pas sa subjectivité et nie l'impact de l'affect dans sa recherche. C'est notre présence dans le texte, et non notre absence qui donne à cet écrit son intérêt et sa pérennité. Pour écrire l'expérience quotidienne, nous ne pouvons éliminer les sentiments qui colorent nos pensées comme nos actions. Les écrire passe par un récit.

Son souci de marquer la place de l'écriture, mais surtout du littéraire, de la fiction, du récit au sein même de la recherche scientifique, son insistance sur le sens de l'écriture, et surtout son interrogation de la coupure entre « littérature et science » alimentent toujours la réflexion et la position de certains chercheurs d'aujourd'hui. Souvent dans une discipline des sciences humaines resteraient vivants, dit-on, les textes à qualité littéraire.

Douleurs d'écriture

Michel de Certeau a beaucoup écrit. Il était évidemment discret le concernant. Pour lui-même, indique Luce Giard, son rapport à l'écriture était douloureux :

Malgré les apparences, il écrivait « dans le malheur », disait-il ; c'était vrai en dépit de son brio, de sa facilité et rapidité de rédaction, de la beauté de son style, de l'abondance de sa production. Plus le sujet lui importait, plus il écrivait, corrigeait, peinait sur sa copie, raturait, jetait, remaniait, recommençait tout depuis le début et restait finalement insatisfait du résultat publié avec « l'impression désespérante d'avoir manqué [son] but »².

Il n'a parlé, je crois, de son écriture que dans un seul texte, inédit publié après sa mort. Ce texte est intitulé « Écritures ». Il l'a rédigé en 1973 alors qu'il terminait son étude sur Jean de Léry. J'en lis de larges extraits, tant ce texte m'importe :

Pourquoi écrire ? Ne pas laisser périr. Lutter contre la mort de l'extase perceptive. Ce furent les premiers textes : descriptions de soleils ou de mers... Fixer, figer un éblouissement furtif, et cela par l'activité solitaire et scripturaire qui lui succède. Ce n'est pas pour être lu, ni pour relire. Quelque chose qui m'était arrivée d'*autre*, peut-être d'immémorial, et que d'aucune manière je ne pouvais garder, devait au moins rester sous cette figure qui l'appauvrissait et qui m'échappait : l'écrit. Le survenant m'était un « oublié » par rapport au quotidien, mais après je luttais, bien vainement, contre une autre sorte d'oubli, mon incapacité à me tenir là ou à retenir ça. L'écrit traçait donc cette double absence

¹ Michel de Certeau, *Histoire et psychanalyse, entre science et fiction*, Paris, « Folio Essais », 1987, p. 74.

² Luce Giard, La passion de l'altérité, in *Michel de Certeau, Cahiers pour un temps, op.cit.*, p.30.

à moi-même, celle qui m'ouvrait une fenêtre et celle qui m'empêchait de rester à la fenêtre.

Puis écrire en pénétrant dans le savoir : notes, réflexions, études. Écritures-labeurs. A vrai dire, elles composaient le pointillé d'une dérive. Pratiques de l'écart plus que de la compréhension, opérations investigatrices plus qu'organisatrices d'une pensée, elles consistaient à *passer* plus qu'à établir. Une sorte de pâtir inventeur et cursif entre les lignes et dans les marges, devenait une herméneutique de l'autre, mais en quête de ce que produisait d'autre l'advenue innombrable de textes étrangers et passagers. Il s'agissait d'en brasser les mots pour en faire l'acte de chercher ce qui est à chercher. Geste de se frayer un chemin, sans trêve. Finalement, vers quoi ? Je ne sais. Le travail d'user de l'intérieur les phrases données à l'oreille ou à l'œil donnait un reste, écrit, auquel je supposais la double fonction d'indiquer à d'autres, lecteurs inconnus, la piste d'un minuscule exil et de me rendre possible un pas en avant. Abandonner sur la route ces écrits, effets d'une recherche, c'était à la fois les oublier et avancer, l'un permettant l'autre. Peut-être cette écriture, où se parlait une absence altérante, disait-elle mieux que son contenu les ronds, les arrêts, les traversées d'une pensée hantée par le manque de la présence. » (p.14-15)

(...) Chercher dans un texte - le mien ou celui des autres, qu'importe ? - la « perspective » selon laquelle « il vient » ou « il s'en va », c'est écrire. Travail attentif de trouver le biais par lequel il fuit ou s'approche, de déceler l'axe du mouvement (« littéraire » ou « réel » ? c'est la même chose) qui emporte et rapporte ce qui jamais ne peut être dit autrement : telle est la tâche qu'amorce d'emblée ce que, d'un texte, je commence à lire ou à écrire, et que va raconter le labeur itinérant de « faire » un texte.

A suivre du doigt cette fêlure organisatrice, je sais que je suis pris dans l'alternance de l'illusion et de la reconnaissance. Mais cette ambivalence d'une aliénation crainte et espérée, rien ne la surmontera définitivement, pas même « les derniers mots que je t'aurais écrits », toi - qui es-tu ? - unique et multiple, à qui je dédie continuellement ce travail¹.

Ses textes ne se laissent parfois pas lire facilement. Écriture trouée, toujours marquant non la place mais le manque ; écriture mouvement vers ce qu'il n'atteint pas, elle défait les territoires étriqués, les abus, trouvant la faille pour y glisser un regard tendre.

L'expérience mystique

Michel de Certeau se définissait comme un historien de la spiritualité. Ses principaux ouvrages y sont consacrés. Je ne peux ici reprendre la singularité du travail d'historien qu'il mena toute sa vie. Il retraça les liens que la « science mystique » a entretenus avec l'histoire, en particulier dans sa constitution au XVI^e et XVII^e siècle. Il tissa des liens entre mystique et psychanalyse, sans tomber dans le piège de psychanalyser la mystique. Il écrit à ce propos :

On pourrait d'ailleurs déceler un horizon de rencontre entre la psychanalyse et la mystique et ce serait justement, même si cela semble paradoxal, une

¹ Michel de Certeau, *Écritures*, in *Michel de Certeau*, Cahiers pour un temps, *op.cit.*, p.13, 14, 15.

poétique, mais la poétique d'une éthique. Car l'expérience mystique se constitue d'un rapport du désir à l'impossible, en ayant fondamentalement pour langage une expression poétique, un discours instaureur d'effets qui ne sont légitimés ni par des preuves ni par une réalité de référence. Par là nous retrouvons la « fable » en la redéfinissant comme cette poétique d'une éthique¹.

Ce serait la poétique qui lie mystique et psychanalyse. Et le poème revient, exemplaire, pour dire la perte, le voyage et le départ. Ainsi du texte « Ouverture à une poétique du corps » qui termine la *Fable mystique*, et qui signe cette position qu'il n'eût de cesse de chercher et de perdre et qu'il nous livre, interrogeant notre intériorité et notre présence à nous-mêmes et aux autres. De l'expérience mystique, il ne nous resterait peut-être aujourd'hui que le « mouvement de partir », mais rendu plus solitaire d'être privé qu'il est de cet Autre à qui les mystiques s'adressaient. Écoutons-le :

Est mystique celui ou celle qui ne peut s'arrêter de marcher et qui, avec la certitude de ce qui lui manque, sait de chaque lieu et de chaque objet que ce n'est *pas ça*, qu'on ne peut résider *ici* ni se contenter de *cela*. Le désir crée un excès. Il excède, passe et perd les lieux. Il fait aller plus loin, ailleurs. Il n'habite nulle part. [...] De cet esprit de dépassement, séduit par une imprenable origine ou fin appelée Dieu, il semble que subsiste surtout, dans la culture contemporaine, le mouvement de partir sans cesse, comme si, de ne plus pouvoir se fonder sur la croyance en Dieu, l'expérience gardait seulement la forme et non le contenu de la mystique traditionnelle. C'est, dit dans un poème Nelly Sachs, *fortgehen ohne Rückschau* « partir sans se retourner ». Et René Char « En poésie, on n'habite que le lieu que l'on quitte, on ne crée que l'œuvre dont on se détache, on n'obtient la durée qu'en détruisant le temps ». Désancré de l'« origine » dont parlait Hadewijch, le voyageur n'a plus de fondement ni de fin. Livré à un désir sans nom, c'est le bateau ivre. Dès lors, ce désir ne peut plus parler à quelqu'un. Il semble devenu *infans*, privé de voix, plus solitaire et perdu qu'autrefois, ou moins protégé, et plus radical, toujours en quête d'un corps ou d'un lieu poétique. Il continue donc à marcher, à se tracer en silence, à s'écrire.²

Michel de Certeau n'eût de cesse d'écrire la force de ce lien à un autre absent, de cette conversation avec lui, de cet amour offert à, à ce « toi » qui fait la puissance du poème. Cette force dans cette déclaration à un autre, nous la retrouvons dans la thérapeutique lorsqu'il s'agit qu'un autre y croie et s'adresse au thérapeute pour reconstituer les morceaux de son histoire. Nous la retrouvons dans la force dont a besoin l'enfant dans son rapport aux adultes. La psychanalyse l'a dénommé « transfert », mais cette force nous est donnée à entendre depuis longtemps, et les mystiques n'ont cessé de l'écrire. « Il y a toujours de l'autre » disait Michel de Certeau dans l'entretien que nous avons fait lors de la sortie de son ouvrage sur la *Fable Mystique*, « il y a toujours de l'autre », c'est ce qu'il nomma dans chacun des livres. C'est parce qu'il y a de l'autre, qu'il y a de la relation à l'autre, et que nous pouvons avancer, évoluer, grandir, et mourir. Ainsi l'exprimait-il :

Quel est le ressort en jeu dans cette poétique [d'une éthique]? Le terme employé par ces mystiques, c'est « croire ». Et qu'est-ce que « croire » ? C'est affirmer une irréductibilité de l'Autre; c'est supposer qu'il y a *toujours de l'autre*, qu'on n'en finit jamais avec l'autre, que de l'Autre ne cesse d'advenir. Sans doute

¹ Michel de Certeau, *Mystique et psychanalyse*, in *Michel de Certeau*, Cahiers pour un temps, *op.cit.*, 187-188.

² Michel de Certeau, *La fable mystique*, Paris, Gallimard, 1982, p.411.

est-ce un principe poétique, un postulat d'ouverture à ce qu'on ne sait pas et à ce qu'on ne saura jamais ? C'est un principe de commencement indéfini.¹

Nous ne pouvons pas perdre la force de cette expression adressée à un autre, cette conversation avec l'autre qui fait la relation, sa surprise. La relation humaine est aujourd'hui parfois en danger quand elle se transforme en une procédure à suivre. Elle perd la force d'une poétique à inventer dans la singularité de la rencontre. Tous les métiers de la relation en sont touchés. En voulant se garantir, en souhaitant une sécurité contrôlée, elle tue l'engagement dans la relation à l'autre, elle instaure une distance peureuse. Alors que, jusqu'à présent, un humain grandit, apprend, guérit dans la relation. C'est en s'appuyant sur quelqu'un qui s'y repère dans ses sentiments et son intériorité, mais qui ne renonce pas à prendre des risques, que nous arrivons à traverser les difficultés normales de la vie. La relation peut être d'amour et de respect, elle peut être aussi destructrice. Michel de Certeau en a également démonté les mécanismes.

Contre la tyrannie

« Il y a toujours de l'autre... » Michel de Certeau s'est battu, jour après jour, contre la tyrannie, le pouvoir destructeur, l'indifférence, l'humiliation, la torture, la réduction d'un humain à un objet, sa réduction à de la « pourriture ». Il en a dénoncé les mécanismes, les procédures, les rouages.

Il a écrit deux textes forts qui nous questionnent sur cette assimilation d'un autre à de la « pourriture ». En 1977, la même année où disparaissait Julio Castro, il écrit un texte qui aurait dû devenir un article publié dans le *Monde Diplomatique* mais qui ne le fut jamais. En voici des fragments :

La torture devient une « pratique administrative », régulière dans de nombreux pays, une « routine », un « moyen de gouvernement », preuve qu'il ne s'agit pas d'un phénomène monstrueux mais retardataire qui surviendrait aux extrêmes bords de la civilisation comme une exception ou une régression. Elle s'étend partout et pas seulement dans les lointains « du temps (les nazis) ou de l'espace (les militaires brésiliens ou chiliens) qui nous servent à exorciser sa proliférante proximité. Elle grandit au rythme de la centralisation technocratique (l'armée n'en est qu'une forme) au lieu d'y constituer seulement une poche d'archaïsme. Elle met donc en cause nos assurances idéologiques sur les valeurs et sur le progrès. Bien loin d'être une extériorité par rapport à la civilisation contemporaine, le retour cauchemardeux d'un passé en droit révolu, un mal qu'on pourrait oublier ou aisément opérer comme une tumeur de la mémoire, elle est un symptôme et un effet internes de pouvoirs à qui manque un langage symbolique et d'organisations « propres » (administratives, rationnelles) qui supposent d'obscures violations des corps².

S'interrogeant sur notre résistance et notre silence, il constate qu'« une société ne veut pas le savoir et ne peut pas le croire » :

¹ Michel de Certeau, Entretien avec Mireille Cifali, *Mystique et psychanalyse*, in *Le Bloc-Notes de la psychanalyse*, n°7, Genève, 1987, pp. 135-161 (Citation, p.159). Republié dans *Michel de Certeau, histoire/psychanalyse. Mises à l'épreuve*, Revue Espaces Temps Les cahiers, n°80-81, pp.147-155.

² Michel de Certeau, Corps torturés, paroles capturées, in *Michel de Certeau, Cahiers pour un temps*, *op.cit.*, p.61.

À cette résistance du public, faut-il donner une autre raison ? Il se pourrait que, dans leurs prisons et leurs camps, les torturés paient le fonctionnement social dont nous profitons. Ils en seraient l'envers et la condition. Nous leur devrions les sécurités et les croyances de nos jours, s'il est vrai que, dans la nuit où ils sont, leur douleur est pour la loi une prise sur le corps et que leur aveu est pour le pouvoir un simulacre de crédibilité. Les rares qui reviennent des prisons et des camps sont porteurs d'un message inaudible pour les épargnés que nous sommes, à savoir que l'ordre social dont nous bénéficions se soutient d'un rapport au crime. [...]

Et plus loin :

Pour réintroduire dans le langage son lien avec la violence faite au corps individuel et social, pour « dire la torture » il ne suffit pas de prêcher des valeurs, de décrire des horreurs ou d'afficher des programmes.

Il faudrait, Michel Deguy le suggérait un jour, que le corps de la langue soit lui-même « disloqué ». Le texte doit *avouer sa* dette à l'égard de la torture jusqu'à n'être plus que le tracé d'un simple mot, fragile commencement qui n'est pas *un* simulacre, persistance d'un *non* à l'intérieur même du système corporel de l'obéissance. Ainsi, de Beckett à Genet, l'humiliation de la langue devient *un* théâtre de la torture, son dire.

Des collusions entre la raison technicienne et la violence du pouvoir, l'histoire est inscrite sur le corps, objet et victime de leurs marchandages. Ce testament silencieux est le produit de leurs combinaisons. C'en est « l'archive ». Sans cesse, l'historien oublie ce document mutilé. Il l'exile hors de son travail archivistique. Il ne sait pas le citer ni le faire paraître sur son théâtre comme témoin à charge. L'historien ne peut écrire que sur du papier ce que l'histoire écrit sur les corps. Aux frontières où s'évanouit une compétence historienne, je voudrais au moins accomplir la tâche, déjà politique de lire sur ces corps l'aveu d'un système. [...]

Dans la technocratie contemporaine, la torture se situe précisément à la jonction de ce qu'il faut exclure pour qu'un ordre règne. Tout son vocabulaire le déclare : il s'agit d'éliminer la « saleté ».¹

Michel de Certeau démontre donc que les processus qui mènent à la torture appartiennent à notre présent, et pas seulement au passé, ainsi que le reconnaît l'historien français Pierre Vidal-Naquet : « Michel de Certeau avait compris, et exprimé infiniment mieux que je n'ai jamais su le faire, la *modernité* de la torture. »², leur dialogue ayant eu souvent la torture « comme objet de l'historien ».

Pourriture

Michel de Certeau a rédigé un article qui a marqué les esprits en 1977 : *L'institution de la nourriture : Luder*³, dont un sous-chapitre s'intitule « De la torture à l'aveu ». En le relisant, je ne cessais de penser aux ouvrages de Carlos Liscano, de Valam Chalamov,

¹ *Idem*, p. 62, 64, 66.

² Pierre Vidal-Naquet, Lettre, *idem*, p.73.

³ Il est paru pour la première fois dans la revue *Action poétique* n°72, 1977. Puis dans *Histoire et psychanalyse entre science et fiction*, *op.cit.*

de José Semprun, de Robert Antelme, de Primo Levi sur les camps de concentration¹. Nous n'avons pas de mots, et pourtant il nous faut comprendre par quels rouages un humain devient bourreau.

Dans ce texte sur l'institution et ses perversités, Michel de Certeau dénonce les mécanismes du pouvoir :

La torture, en effet, cherche à produire l'acceptation d'un discours d'Etat, par l'aveu d'une pourriture. Ce que le bourreau veut finalement obtenir de sa victime en la torturant, c'est la réduire à n'être que *ça*, une pourriture, à savoir ce que le bourreau est lui-même et ce qu'il sait qu'il est, mais sans l'avouer. La victime doit être la voix de cette saloperie, partout déniée, qui partout soutient la représentation de la « toute-puissance » du régime, c'est-à-dire en fait l'« image glorieuse » d'eux-mêmes que ce régime fournit à ses adhérents par le fait de les reconnaître. Il lui faut donc assumer la position du sujet sur laquelle fonctionne le théâtre de la puissance identificatrice. [...]

Aussi le sujet saisi par l'appareil de la torture est-il placé non devant la valeur ou l'horreur d'un système – terrain sur lequel il serait fort – mais devant une faille et une pourriture intimes – terrain sur lequel il est faible. La révélation de sa propre saloperie, que le supplice cherche à produire en l'avalissant, doit lui retirer, à lui comme à ses bourreaux et aux autres, tout droit à la rébellion. Par ce retournement de situation et par cet usage inversé de la parole (qui ne met plus en question l'institution mais le sujet), la machinerie de l'humiliation espère faire accepter à la victime le nom dont ses bourreaux l'appellent : *Luder*.

Ce que la procédure de l'aveu a de pervers, c'est que de toute façon, elle est sûre de toucher juste (...) Le torturé est privé des garanties collectives qui assurent la « normalité », livré à l'outillage qui défait son corps et s'acharne à lui prouver sa trahison, sa lâcheté, sa merde. Il perd l'alibi d'appartenances politiques, idéologique ou sociales, qui le protégeaient contre ce que le nom insultant lui apprend de lui-même. Cette nomination n'est-elle pas, en effet, la voix de ce qu'il est ? « Je suis bien *ça*, *Luder* ». ²

Comment survivre à cette désignation s'interroge Michel de Certeau. Et il évoque une issue :

Elle s'indique en un mouvement qui n'est ni de dénégation ni de perversion. Ce serait quelque chose comme : « Je ne suis que *ça*, *pourriture*, mais qu'*importe* ? »

Dans leurs récits, des torturés indiquent en quel point de défaillance advient leur résistance. Ils ont « tenu » disent-ils, pour avoir supporté (peut-être même faut-il dire : toléré) la mémoire de camarades qui, eux, n'étaient pas des « pourritures » ; pour avoir gardé présente la lutte où ils s'étaient engagés, alors qu'elle survivait, intacte, à leur propre « avilissement » et ne les en déchargeait pas plus qu'elle n'en dépendait ; pour avoir, dans le bruit des suppliciés, encore entendu un silence de colères humaines, une généalogie de douleurs d'où ils

¹ Robert Antelme, *L'espèce humaine*, Tel, 1999 ; Varlam Chlamov, *Récits de Kolyma. La nuit et Récits de Kolyma. Quai de l'enfer*. Paris Poche, 1985 ; Primo Lévi, *Si c'est un homme*. Presses Pocket, 1990 ; Carlos Liscano, *op.cit.* ; Jorg Semprun, *L'écriture ou la vie*. Gallimard, 1994.

² *Histoire et psychanalyse entre science et fiction, op.cit.*, p.157, p.159.

étaient nés, et dont pourtant ils ne pouvaient plus rien défendre ni attendre ; ou, pour avoir prié, c'est-à-dire supposé une altérité, Dieu, dont aucune aide ni justification ne leur venait et à laquelle ils n'étaient d'aucune utilité ni ne rendaient aucun service – cela même qu'un ancien Rabbi vise en disant que prier, c'est « parler au mur ». Cette résistance échappe aux bourreaux parce qu'elle n'est en rien saisissable. Elle s'origine précisément en ce qui échappe au torturé lui-même, en ce qui existe sans lui et lui permet d'échapper à l'institution qui ne le fait son fils adoptif qu'en le réduisant à *ça*, une pourriture. Pareille résistance ne repose sur *rien* qui lui appartienne. Elle est un *non* préservé par ce qu'il n'a pas.¹

C'est le même mouvement d'un « je suis *ça*, mais qu'importe » que raconte Carlos Liscano dans *Le lecteur inconstant*, lorsqu'il relate comment il était insulté par un major jour après jour, pour que ce dernier trouve la formule ultime :

– Alors, vous êtes comme un chien.

– Oui, monsieur.

Le major a pensé qu'on ne pouvait pas aller au-delà de *ça*. Il m'a regardé avec mépris et un peu de dégoût. [...]

Depuis lors, dans les moments difficiles, je me dis toujours : « Liscano, tu es comme un chien » Cette phrase a la vertu de me faire sentir que tout va plus ou moins bien, ou que tout va aller mieux. Avoir trouvé une issue à mes misérables problèmes est une des meilleures choses qui me soient arrivées dans la vie. Je le dois à ce major de l'armée qui prenait tant de plaisir à m'insulter dans ma cellule. Je ne sais ni s'il est encore vivant ni comment il s'appelle. Je souhaiterais parfois le retrouver pour pouvoir lui dire :

– Major, je suis le chien que vous m'avez aidé à inventer. Je vous en remercie².

A lire ces lignes, je ne puis pas m'empêcher de penser qu'aujourd'hui certaines de nos institutions ne prennent plus tellement soin d'elles-mêmes. Que les exclusions, les dévalorisations, les humiliations psychiques continuent d'y être présentes. Que la relation à l'autre est à chaque instant susceptible de déraiper. On ne touche plus au corps, mais on désigne l'autre dans son psychisme du nom de son indignité ou de sa race. Et peut-être que dans sa vulnérabilité et son isolement, celui-ci n'a plus les ressources de résistance dont parlait Michel de Certeau et Carlos Liscano, sinon celles de se faire haine et destruction suicidaire.

J'ai essayé durant toute ma carrière de parler de ce qui, pour des enseignants ou des soignants, se passe dans la relation à l'autre, afin que la dignité de cet autre ne soit pas atteinte, même s'il est pour lui-même et pour le monde un danger, ou même s'il ne souscrit pas à la norme. La normativité engendre des discours de rejet et d'humiliation. On grave avec des mots la destruction d'une vie. Y aurait-il une issue pour que chacun de nous ne cède pas à l'annulation de l'autre, à la confrontation meurtrière entre un « moi » et « toi » ? Peut-être l'issue est-elle de toujours favoriser un « travail de soi sur soi » comme l'écrivait Michel de Certeau, de donner l'espace à chacun de prendre soin de son intériorité. Le passage par la littérature en est l'une des avenues. Les enseignants

¹ *Ibid.*, p.160, p.161.

² Carlos Liscano, *Le lecteur inconstant*, *op.cit.*, p.56.

ont une lourde responsabilité d'introduire à une culture de l'intériorité, parfois seule manière de résister aux pulsions destructrices qui agissent dans une société et en nous.

Echos

S'adresser à, croire en l'écriture, voyage vers l'intériorité...

En lisant les poèmes de Juan Gelman, en l'écoutant dans l'entretien qu'il a donné à France Culture en janvier dernier, en ne lâchant plus les ouvrages de Carlos Liscano, en revenant à Borges, en lisant quelques-uns des récits de *Contes d'amour de folie et de mort*, je ne pouvais pas manquer de tisser des liens entre ces hommes. Avec mon crayon, j'ai marqué des passages de leurs livres, je suis revenue sur certains poèmes, les ai dits et redits à voix basse...

Force du langage, en butant contre ses limites, pour écrire la douleur, la perte, l'abandon, la disparition, la folie, le délire, la peur, l'angoisse, « l'inquiétante étrangeté », l'exil mais aussi la sollicitude, la bienveillance, l'odeur d'enfance, les racines...

Force de l'adresse à un « toi », douleur de l'absence poussant à écrire dans l'obsession, comme le nomme Gelman. Écrire comme nécessité vitale pour ne pas laisser entamer sa dignité. Éprouver l'absence du pouvoir écrire à même la douleur de son corps. Se souvenir, mélanger les scènes, les âges pour retrouver l'essentiel de l'amitié et de l'amour. Tendresse sauvegardée, malgré l'horreur traversée ...

Je n'ai nullement envie de dissenter sur ces liens. Je suis certaine que vous les avez faits et que vous en avez tissé bien d'autres : ponts, passerelles, souvenirs, là où je ne peux aller. Je souhaitais juste souligner une fois encore la force de l'écriture qui les associe dans notre commune humanité.

Depuis l'écriture de cette conférence le 10 mars dernier à Genève, durant notre voyage de Paris à Buenos Aires et la semaine passée en Uruguay, j'ai continué à lire, j'ai repris de Borges *Funes ou la mémoire*, ouvert un livre de Jean de la Croix, *Nuit obscure*¹... C'est dire que cette conférence, votre invitation, ont mis en mouvement ma pensée, dans cette jubilation que nous éprouvons parfois quand nous pouvons sortir de là où nous nous étions enfermés, joie de rencontrer et de converser, dans la reconnaissance de nos similitudes à même nos différences.

Je vous en remercie.

Je ne voulais pas vous quitter sans lire un poème de Juan Gelman. J'ai pourtant longtemps hésité, intimidée, et j'en ai choisi un qui s'est imposé à moi :

¹ Jorge Luis Borges, *Fictions*, Folio, 2012 ; Jean de la Croix, *Nuits obscure. Cantique spirituel*. Traduction Jacques Anset, Gallimard, 1997.

Commentaire XI (Hadewijch)

Ce désir de solitude avec toi / amour
qui se saisit de l'âme / amour
qui nourrit dévore élargit l'âme / aile
de toi à moi / qui emporte

loin de moi / amour qui vient qui va
donne douleur de toi / peine de toi / douceur
qui baigne mes morceaux / rassemblés
dans le bonheur de toi / où chantent

comme des étés les exils
de toi / fièvre ou pays / amour
comme un enfant les yeux fermés

vêtu de son courage / ou libre
dans cette prison de toi / bel amour
donnant son amour pour qu'amour connaisse
par amour l'amour¹

¹ Juan Gelman, *L'opération d'amour*, *op.cit.*, p. 38.